

BELLECCOUR-JOURNAL

BEAUX-ARTS & LITTÉRATURE

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Administration : rue Centrale, 32

Abonnements: un an, 7 francs; six mois, 3 francs 50.
Les Abonnements partent du 1^{er} de chaque mois.

LYON

Annonces et réclames: OFFICE DE PUBLICITÉ LYONNAISE, 32, rue Centrale.
VENTE EN GROS AU BUREAU DU JOURNAL.

Lire page 4 : **LE CAVALIER NOIR**, roman Lyonnais illustré, par Pierre VIRÈS

SOMMAIRE

Coups de lorgnette, par UN VIEUX FAUTEUIL. — Acrostiche, par ROCHEMONT. — Les premières de la semaine, par LÉON DELION. — Gambetta, par Pierre VIRÈS. — Le Pays du Naphte. — **Le Cavalier noir**, par Pierre VIRÈS. — Les cinq heures de Sarah (suite), par MONTJOYEUX. — Choses et autres.

COUPS DE LORNETTE

CÉLESTINS. — L'opérette continue à faire florès sur notre scène des Célestins. Après le succès de *La Mascotte*, la direction a eu l'heureuse inspiration de remonter *Les Mousquetaires au Couvent*.

Cette reprise a marqué les premiers pas dans la carrière lyrique d'une toute jeune et toute mignonne artiste, prix de notre Conservatoire, Mlle Esther Van Daelen, et c'est avec le plus grand plaisir que nous constatons le succès remporté par cette charmante pensionnaire des Ursulines et de M. Dufour. La voix est fort agréable, bien timbrée, surtout dans le registre supérieur où les notes sont d'une grande pureté. Jourdan est bien amusant dans Brissac. Reine est toujours parfait dans le rôle de l'abbé Bridaine. M. Tauffenberger porte une perruque fort bien peignée, nous le reconnaissons; c'est sans doute ce qui l'empêche de baisser son capuchon; mais cela ne supplée pas à la tenue qui semble lui manquer totalement. Nous ne serions pas surpris qu'un de ces jours il s'endorme profondément en scène, tant ses allures sont somnolentes et soporifiques. Un conseil à Mlle Bianca Sivori: sa voix et ses gestes sentent toujours le café-concert d'une lieue. Elle ne se doute pas le moins du monde de ce qu'est le rondeau de la petite curieuse bien interprété, et le chante comme un couplet de vaudeville, avec gestes à l'avenant. M^{me} Paola Marié joue toujours le rôle de Simonne (*par complaisance*), c'est sans doute pourquoi les affiches portent chaque fois en grosses lettres: pour les représentations de M^{me} Paola Marié, anomalie par trop flagrante.

GRAND THÉÂTRE. — *Patrie*, de Victorien Sardou, a succédé aux *Exilés*. Cette pièce est tirée de la *Famille des Gueux*, de Jules Clarétie, et du roman d'Edgard Quinet, *Marnix de Sainte Aldégonde*.

L'interprétation a été satisfaisante. M. Dumoraize a bien compris le rôle de Rysoor et, à part quelques éclats de voix un peu trop cuivrés, nous n'avons que des éloges à lui adresser. M. Gerbert a été irréprochable dans le personnage de Van der Karloo Noot. Mme Antonelli a eu des élans peut-être un peu trop exagérés dans Dolorès de Rysoor. M. Lenormant (*La Trémouille*) et M. Jaeger (*Jonas*) ont complété un bon ensemble. Mlle Jeanne Bernardt a été fort gentille et très touchante dans le rôle trop effacé de la fille du duc d'Albe. Ce dernier, M. Firmin, nous a présenté un vieillard d'une soixantaine d'années, alors qu'à cette époque le duc d'Albe n'avait que quarante ans.

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS. — Une représentation du *Monde ou l'on s'ennuie*; de Pailleron, avec Mme Devoyod et sa fille. Ce sont du reste les seuls noms connus de toute la troupe.

Nous n'avons pas assisté à cette représentation, mais nous doutons qu'elle ait un grand succès dans les brouillards des Brotteaux.

THÉÂTRE BELLECOUR. — Nous convions nos amis à une œuvre vraiment intéressante. Les Artistes italiens de la troupe de Bellecour vont nous donner une série de 5 représentations. Assurément leur situation est digne d'intérêt. Les bénéfices qu'ils ont retiré de leur séjour à Lyon, ont été si considérables qu'ils n'ont pas seulement les fonds nécessaires pour se rapatrier. L'administration du théâtre s'est empressée,..... de les lâcher quand elle a vu qu'il n'y avait rien à gagner. Aujourd'hui grâce à la bienveillance de M. Guimet et à l'initiative généreuse de M. Blanche, le conservateur du théâtre et de M. Koëmgen le propriétaire du buffet, ils vont donner quelques représentations à prix réduits. Nous sommes heureux de pouvoir faire part à nos lecteurs de cette combinaison.

Ils joueront donc, le *Trouvère* et la *Favorite* puis la *Norma* au bénéfice de l'excellente et sympathique artiste, Mme Carolina Ferni, qui nous fera apprécier dans cette soirée son talent si remarquable sur le violon.

Les principaux artistes de ces représentations seront :

Mme Carolina Ferni.

MM. Giraldini.

Abrugnedo.

Sbordoni.

Ces noms seuls disent assez quelle sera l'interprétation de ces opéras.

Les prix seront réduits, les fauteuils, 4 francs; les baignoires, 3 francs.

On a également créé des billets de famille.

Nous souhaitons à ces artistes tout le succès que mérite leur généreuse entreprise.

Nous apprenons que M. Dupuis, en revenant de Monte-Carlo, donnera quelques représentations à Lyon.

UN VIEUX FAUTEUIL.

A Mademoiselle Esther VAN-DAELEN

ESpiègle au sourire enchanteur,
ESTpirituelle autant que bonne;
STête folle, rire moqueur,
THeureuse de tout, la friponne
HERst un ange pour la douceur.
ERéunissant dans sa personne :

VVoix au timbre mélodieux,
Vdorables yeux, taille fine,
ANez mignon, profil gracieux,

DAents de nacre, bouche mutine,
DA tous ces attraits séduisants,
AElle ajoute, qualité rare,
E'ingénuité d'une enfant,
LENt son cœur, dont elle est avare,
Ese livre pas un instant.

ROCHEMONT.

LES PREMIÈRES DE LA SEMAINE

Paris, 6 janvier.

Lorsque l'on vient de doubler le cap de la quarantaine, on commence déjà à ne vivre que par les souvenirs qui viennent vous assaillir, à propos de n'importe quel événement, littéraire ou non. C'est ainsi qu'à l'occasion de la reprise du *Drame de la rue de la Paix*, à l'Odéon, je me transportai, en esprit, au 6 novembre 1869 et au théâtre de l'Ambigu, où avait lieu la première du drame d'Adolphe Belot.

La pièce, — je me le rappelle comme si c'était hier, — obtint un immense succès. Elle était du reste admirablement jouée. L'héroïne, Julia Vidal, c'était Sarah Bernhardt, qui est aujourd'hui la *Fédora* de Sardou. L'assassin, Albert Savary, était représenté par Berton père, comédien jusqu'au bout des ongles. C'est son fils qui joue le même rôle au Vaudeville, Taillade enfin donnait à l'agent de police Vibert, un tel cachet de vérité, que ce rôle, un de ses moindres, est un de ceux qui lui ont fait le plus d'honneur. Le type de l'agent russe de *Fédora* est bien pâle à côté de celui-là.

C'est à dessein que je mêle les personnages de *Fédora*, avec ceux du *Drame de la rue de la Paix*. Il y a en effet entre ces deux pièces, une similitude qu'on a reprochée vertement à V. Sardou. La reprise du drame de Belot n'est même due qu'à cette ressemblance. Le public peut à présent en juger.

Sans prendre parti pour l'un ou pour l'autre des deux auteurs, dans le débat engagé; sans nier, ce qui serait puéril, qu'il existe une sorte de parenté entre les deux pièces; sans même rappeler que Molière, le grand Molière, si riche de son propre fond, prenait son bien où il le trouvait; je ferai simplement remarquer que le plagiat, si plagiat il y a, a été commis par V. Sardou, de complicité avec Sarah Bernhardt. N'est-ce pas elle, en effet, qui a créé les deux rôles prétendus similaires? Il est avéré, de plus, que Sardou lui communiquait sa pièce, acte par acte, et qu'il a tenu compte de quelques-unes de ses observations; or l'éminente tragédienne est trop intelligente, trop artiste pour ne pas avoir vu les liens qui pouvaient exister entre Julia Vidal et la princesse *Fédora*. Si elle a passé outre, il est permis de supposer, qu'elle a trouvé dans la dernière pièce, une création nouvelle, ne rappelant que de fort loin, celle qu'elle avait composée en 1869.

Il me semble que le public et une partie de la presse partagent cette opinion.

Quant à V. Sardou, il peut arguer de ce dicton: Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. En effet, avant le *Drame de la rue de la Paix*, et avant *Fédora*, on a vu au théâtre des pièces qui avaient la même donnée, et je crois me rappeler qu'on a fait, en son temps, à Belot, le même reproche que celui qu'on adresse aujourd'hui à Sardou.

Mais passons, et disons quelques mots de la pièce qui se joue à l'Odéon.

Un M. Vidal a été assassiné dans un hôtel de la rue de la Paix. Les soupçons se portent sur un aventurier, Albert Savary, qui est immédiatement arrêté. Le juge, chargé de l'affaire, interroge Savary. Celui-ci est un habile homme; il roule le juge d'une si admirable façon, qu'il est immédiatement remis en liberté; cependant la veuve, Julia Vidal, n'est pas convaincue. Elle s'attache à Savary, le suit comme son ombre, s'en fait aimer, et parvient à obtenir de lui l'aveu de son crime; mais à ce moment il est trop tard, Julia ne livrera pas l'assassin de son mari, elle aime Albert Savary, et pour lui, elle oublie son premier amour; elle sait que c'est un homme perdu de mœurs et d'honneur; que d'autres crimes pèsent sur sa conscience; n'importe elle l'aime, et elle va se livrer à lui, lorsque Savary (sans doute pour sauver la morale de la pièce) se tue, se reconnaissant indigne d'une affection aussi passionnée. Julia n'a plus qu'à se retirer dans un couvent...

L'interprétation actuelle est d'une insigne faiblesse. Chelles (Albert Savary) est un acteur par trop inégal; ou il est très bon, ou il est absolument mauvais.

J'en dirai autant de Mlle Tessandier, parfois superbe, et parfois au-dessous du médiocre. Ces deux artistes n'étudient pas assez leurs rôles, et se fient trop à leur inspiration.

Cosset s'est fait une tête impossible, c'est un Vibert manqué, ce n'est pas un argousin. Seul Fréville est parfait dans le rôle du greffier. Mlle Régis est une bien jolie Marietta.

Et maintenant parlerai je des *premières*? il le faut bien sous peine de mentir au titre de cet article. Il me serait cependant bien agréable de m'en dispenser, n'aimant pas trop à m'occuper de pièces tombées.

A la Renaissance, nous avons eu *Ninetta* opéra-comique en trois actes, de MM. Hennequin et Bisson pour les paroles, et de M. Raoul Pugno pour la musique. *Ninetta* a été un véritable désastre. Comment est-il possible que deux hommes d'esprit, comme MM. Hennequin et Bisson aient pu se réunir pour perpétrer une pareille ineptie ? Ils ont refait, à leur façon, *La Reine d'un jour* de Scribe. Les malheureux, — quand on veut recommencer une pièce connue, le moins est qu'on lui donne une allure appropriée au goût du jour. C'est qu'il n'y a rien, absolument rien dans *Ninetta*, et c'est si vrai que pas un des interprètes, et notez que je parle de Daubray, du joyeux Daubray ; de Jolly, si fin, si plaisant ; de Mlle Jeanne Granier, si vive, si charmante ; de Mme Desclauzas, qui est le rire fait femme, pas un, dis-je, n'a réussi à faire déridier un instant le public. C'était lugubre.

Quant à la musique, elle n'est pas plus mauvaise que celle qu'on entend journellement sur certaines scènes, mais elle est trop sérieuse pour le genre. Elle n'a ni éclat, ni brio. M. Raoul Pugno, dont le talent est incontestable s'est tout à fait fourvoyé. Il n'a pas le don du comique. La grande musique est plutôt son affaire. Ce n'est pas un reproche que je lui fais.

L'autre *première* a eu lieu à l'Athénée Comique. Cela s'appelle le *Réveil de Vénus*, vaudeville en trois actes, de MM. Burani, Ordonneau et Cermoise.

M^{me} veuve Bombardier a eu une jeunesse orageuse. Elle a été la maîtresse d'un peintre, du nom de Romulus, à qui elle servait de modèle. Elle a posé notamment pour une Vénus, mais une Vénus comme toutes les Vénus. Romulus a gardé ce tableau en souvenir de sa maîtresse. Celle-ci a eu, de son mari Bombardier, une fille qui a épousé un certain M. Moulinot. Or, Moulinot tombe un jour en arrêt devant le tableau de Romulus, devant le *Réveil de Vénus*. Il croit reconnaître sa femme dans la déesse peu habillée. Il se lance à la poursuite du peintre, pour se venger sur lui de la trahison de M^{me} Moulinot. M^{me} veuve Bombardier qui a ses raisons pour ça, accompagne son gendre. Tous deux tombent sur Romulus ahuri. Une explication a lieu ; la vérité se fait jour pour l'infortuné Moulinot, ce n'est pas sa femme qui a posé, c'est sa belle-mère. Et comme toute pièce doit finir par un mariage, M^{me} Bombardier épouse Romulus.

Cette folie charentonnesque est menée assez rondement par Montrouge (Moulinot), Allart (Romulus), et par M^{me} Macé-Montrouge qui joue M^{me} Bombardier avec une extravagance inouïe.

Sifflé le premier soir, le *Réveil de Vénus*, pourrait cependant, grâce aux interprètes, fournir une assez longue carrière. Rien n'est impossible au couple Montrouge.

— ON DELION.

GAMBETTA

La mort de Gambetta laisse un vide si profond que toutes les questions de parti s'y engloutissent pour ne laisser place qu'à la douleur générale. Si grand qu'il ait été dans sa vie, son ombre a grandi démesurément maintenant que le regard plonge de plus haut, de toute la hauteur qui sépare l'homme vivant du cercueil : Deux points qui servent d'équerre à l'histoire.

Le dictateur de Tours devient l'âme de la Défense nationale, ne désespérant pas de la patrie. Il improvise des armées comme Carnot, et s'il ne peut être *organisateur de la victoire*, il montre du moins à la Prusse étonnée que Sedan n'est qu'une étape, et que, pour renverser la France, il faut la frapper au cœur. En agrandissant la défaite il creuse un gouffre entre les deux nations et prépare ainsi la revanche.

Il jouait sa tête : il perd la partie ; il cherche à Saint-Sébastien un abri contre la première exaspération du vaincu. Puis, quand le calme semble revenu, il reparait plus fort que jamais, renversant les gouvernements qui refusent de compter avec lui. C'est le moment de ses succès oratoires : il atteint la taille de Danton.

Enfin, arrivé au faite, il commence l'application des réformes qu'il avait rêvées, et c'est contre la plus utile aux idées républicaines, ce scrutin de liste forçant les députés à remplir le mandat confié par leurs électeurs, que lui se heurte et qu'il tombe. Il comptait sans l'égoïsme humain.

Qu'allait-il faire maintenant ? Que rêvait-il pour donner la mesure de sa force ? Il est mort comme devrait mourir tout homme de génie, ayant encore entière la réputation d'un vrai patriote, d'un audacieux de génie, d'un tribun grand comme Mirabeau et.... avant l'armoire de fer.

C'est sans parti pris, sans partialité que nous parlons de ce républicain qui fut autoritaire plus que personne ; mais nous nous demandons, en voyant ses *clients* tourbillonner, affolés comme des feuilles au vent d'octobre : à qui la succession ?

PIERRE VIRÈS.

Après Gambetta, le général Chanzy et, dit une dépêche, l'Empereur d'Allemagne ! L'année 1883 s'annonce comme devant nous faire assister à de graves événements.

LE PAYS DU NAPhte

Il faisait nuit noire lorsque nous arrivâmes à Bakou.

Il nous restait encore une excursion à faire dans les environs pour voir le naphte sous un autre aspect : *la mer de feu*. Evidemment nous ne pouvions quitter Bakou sans avoir vu ce spectacle curieux.

Un Français, agent d'une Compagnie de bateaux, nous offrit de nous servir de cicérone. Un soir donc, après dîner, par une belle nuit, nous nous mîmes en route. Cette fois-ci, nous ne montons pas en victoria avec nos bons cochers tartares et leurs petits chevaux enragés. Non. C'est une chaloupe pontée, à vapeur, qui nous emmène ; construite en fer, bien aménagée, mue par une hélice et qui sert à notre cicérone à parcourir la rade quand il faut qu'il aille d'un de ses navires à l'autre.

La mer est calme, la nuit noire, le temps tout à fait propice à notre promenade. Nous naviguons comme sur un lac. Après avoir doublé le cap, nous nous rapprochons de la côte. Le capitaine ralentit la marche et paraît étudier avec soin ce côté de la mer, puis il stoppe, et, à un signal donné par lui, deux matelots jettent à la mer des paquets d'étoupes enflammés.

Au même instant, et comme par enchantement, nous nous trouvâmes tout environnés de flammes. Autour de nous, à plusieurs centaines de mètres, toute la surface de la mer flambait... Je croyais naviguer sur un immense bol de punch. Mais ces flammes, d'un jaune bleuâtre, ne dégageaient que très-peu de chaleur. Cela dura ainsi plusieurs minutes ; puis la nappe de feu se déchira pour se former en îlots flamboyants, séparés entre eux par de grands espaces tout noirs.

Il fallut enfin songer à rentrer à Bakou. Le feu continuait à courir sur la mer, et, longtemps encore après avoir doublé le cap, nous apercevions les flammes.

Comme vous le devinez, ce phénomène est dû à certaines sources jaillissantes de naphte qui se trouvent au fond de la Caspienne. Le naphte, plus léger que l'eau, monte à la surface et y forme une couche épaisse et qui s'étend plus ou moins loin, suivant que la mer a été plus ou moins agitée. Aussi le moindre vent suffit-il pour disperser cette couche d'huile et empêcher le phénomène de se produire.

A. K.

LE CAVALIER NOIR

Par Pierre VIRÈS (1)

Le Guet-apens (suite)

— Service du Duc, répondirent les estafiers.

La sentinelle les laissa passer ; ils se trouvèrent sur l'Arche des Merveilles, du pont sur la Saône. Alors leur marche se ralentit, les précautions devenaient inutiles : ils arrivaient sous les murs du château de Pierre-Encize, ou plus communément Pierre-Scize, et sans cesse des rondes d'arquebusiers en sillonnaient les abords. Le hasard voulait que cette fois Pyepape et ses accolytes eussent pour auxiliaires leurs plus intimes ennemis.

Alphonse se doutait parfaitement du sort qui l'attendait. Le mot d'ordre prononcé à l'entrée du pont lui avait appris à qui il devait son enlèvement, le bruit sonore des pas sur le pavé lui indiqua qu'il se trouvait de l'autre côté de la Saône et non sur la rive gauche du Rhône presque entièrement déserte. Quant à ce qui lui était réservé, il pensait bien qu'on n'eût pas pris tant de peine pour se débarrasser simplement de lui, et qu'on le réservait aux cachots de la forteresse.

Celle-ci se dressait menaçante sur un rocher surplombant la Saône et fermant, avec les bastions de Saint-Sébastien, l'accès de Lyon du côté du nord.

C'était un château-fort dont la construction remontait au temps des Romains et qui, après avoir servi de demeure aux anciens rois de Bourgogne, était devenu le palais des archevêques de Lyon.

Les souverains qui étaient de passage à Lyon logeaient à Pierre-Scize. Mais Louis XI avait su s'approprier le château et en avait fait une prison d'Etat.

Une porte crénelée située tout au bas du rocher fermait l'entrée de la citadelle à laquelle on parvenait par un escalier à pic taillé dans le roc et aboutissant en droite ligne au pied de la tour principale. Tout autour sur la colline s'étendaient des prairies plantées de quelques arbres. Un ravin assez profond défendait le château.

A ses pieds le quai de la Saône déroulait ses maisons baignées par les eaux. En face s'élevait le fort Saint-Jean.

Les ravisseurs d'Alphonse gravirent enfin l'escalier de la citadelle, une énorme porte s'ouvrit. Le fils de des Adrets était le prisonnier de Nemours, dans cette même prison où le Baron son père avait eu à supporter une dure captivité.

.....

Les toits de la ville n'avaient pas encore rougi de plaisir sous les caresses de l'aube, que déjà Laforce était venu doucement écouter si la respiration égale de son maître annonçait un bon et profond sommeil.

N'entendant rien, il poussa la porte : le lit n'avait pas été défait, Alphonse n'était pas rentré. Et pourtant le vieux serviteur connaissait trop bien certain secret... ; il pouvait jurer que son maître ne s'était pas oublié dans les bras d'une femme.

Il descendit rapidement vers son compagnon :

« Debout, debout ! cria-t-il en le secouant : il est arrivé malheur au capitaine.

— Partons, répondit Marcellin, en se dressant tout habillé sur son séant et palissant à cette nouvelle. Si notre Sire a besoin de nous, courons à son aide ; s'il est mort, allons mourir.

Ils se précipitèrent vers l'écurie, coupèrent le licol de leurs chevaux pour ne pas perdre de temps à le délier, et sautèrent en selle.

« Où nous diriger ? demanda le frère de lait, quand ils furent dehors.

— Faisons le tour de l'hôtel de Savoie. Je crois avoir entendu vaguement notre maître parler de quelque entreprise de ce côté-là.

— Oh ! ce nom maudit lui aura porté malheur comme à son père.

— Tant pis pour Savoie, gronda Laforce ; c'est alors nous qui hériterons de la vengeance du baron des Adrets.

Ils étaient arrivés vers le mur de la rue Ferrandière, à l'endroit même où l'enlèvement avait eu lieu. Marcellin se pencha sur l'encolure de son cheval, et, sautant à terre, il ramassa un objet de couleur sombre :

« Un gant, dit-il en l'examinant à la clarté du crépuscule, c'est le sien. C'est là qu'il a été surpris.

— Regarde encore.

— La terre est piétinée en tous sens, mais il n'y a pas eu de lutte.

— Du sang, peut-être ?

— Non, grâce au ciel, ni même des lambeaux de vêtements.

— Alors il aura été enlevé ?

— Je le crois.

— Combien étaient-ils ?

— Cinq ou six au plus,

tous à pied. Ah ! si je vois la trace d'un corps sur la poussière..... puis des pas précipités comme dans une fuite. Ils l'ont emporté !

— Quelle direction ont-ils prise ?

— Celle de la Saône. Courons nous assurer s'ils l'ont traversée.

Ils partirent au galop. Arrivé vers le pont, Marcellin s'approcha de la sentinelle qui lui barrait le passage :

— Camarade, interrogea-t-il avec assurance, plusieurs hommes ont passé là cette nuit, en emmenant un autre prisonnier ?

— Que m'importe. Me crois-tu chargé de répondre à tout venant ? Au large !

— Tu ne demandes qu'à me répondre, reprit Marcellin sans s'émouvoir, en lui glissant dans la main une pièce d'or. Voyons, qu'elle heure était-il ?

— Deux heures de la nuit.

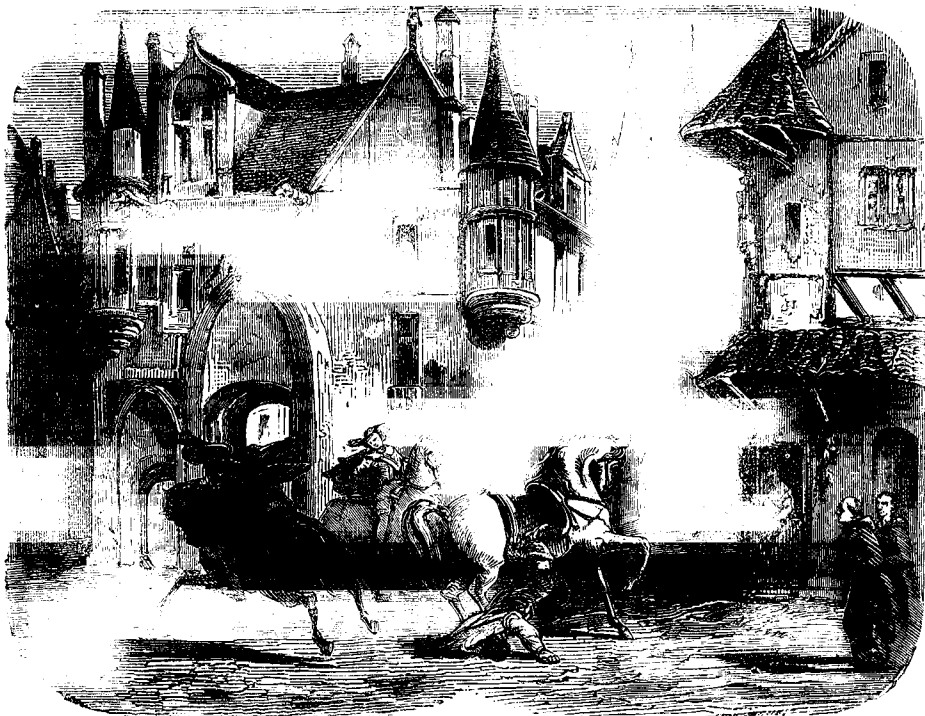
— Qu'ont-ils dit pour avoir passage ?

— Service du Duc.

Erreur ! c'étaient de hardis routiers emmenant un parent de M. de Mandelot. Le gouverneur saura te prouver une reconnaissance pour l'aide que tu nous donnes.

— Ce n'est pas de refus ; et vraiment, pour des gens à la solde de M. de Nemours, ils avaient si bien l'air de ribauds que je me repensais de les avoir laissés passer.

Laforce n'avait pu rester tranquille pendant ce dialogue. Il s'était approché peu à peu de la sentinelle ; quand celle-ci commençait à exprimer son repentir, une main de fer la saisit à la gorge, l'enleva sans effort, et, en même temps que les deux



58

chevaux bondissaient sur le pont, on entendit dans la rivière le bruit sourd de la chute d'un corps.

— Un archer de moins, murmura philosophiquement Marcellin; il avait assez parlé pour avoir soif.

— Ainsi, répliqua l'écuyer, c'est bien Nemours qui a fait le coup, et non pas de vulgaires coupe-bourses. Hélas! qu'est devenu mon pauvre enfant entre ses mains?

— Nous le saurons bientôt. J'ai un pressentiment que ceux qui nous arrivent là bas nous en donnerons des nouvelles.

C'étaient bien les cinq estafiers, sortant du château de Pierre-Scize après avoir touché la somme promise et fêté leur heureuse capture par des libations répétées.

En arrivant vers les cavaliers, ils sentirent se réveiller leurs instincts de pillage et essayèrent de leur barrer la route. Mais, à peine eurent-ils jeté les yeux sur leurs adversaires, qu'un cri de stupeur leur échappa. Quatre s'enfuirent à toutes jambes du côté de Pierre-Scize, et leur chef, prenant sa course s'élança en avant. Les deux hommes avaient, eux aussi, reconnu les bandits de l'auberge des Trois-Pendus. Calculant d'un coup d'œil qu'il serait imprudent de poursuivre les autres sous les remparts de la forteresse, ils se jetèrent sur les traces de Pyepape.

Celui-ci tourna précipitamment dans une ruelle voisine, et essaya de leur faire perdre sa piste par des lacets successifs. Que pouvait un homme à pied contre deux autres montés? Il fit le tour de l'église St-Jean, s'engagea dans la rue du même nom, et allait être pris; soudain il disparut aux yeux de ses poursuivants. Ils arrêterent leurs montures et scrutèrent du regard tous les alentours, sans pouvoir s'expliquer cette disparition.

A cet endroit, la rue de la Bombarde et la rue St-Jean formaient par leur jonction un carrefour où s'ouvrait l'entrée d'une sorte de vieil hôtel flanqué de pignons, et que surmontaient des gargouilles grimaçantes. En face une niche pratiquée dans l'encoignure d'une maison abritait une vieille femme, marchande des quatre saisons, qui dormait appuyée sur son éventaire.

Les deux cavaliers s'approchaient pour l'interroger quand derrière eux bondit un cheval lancé à toutes brides, un coup de pistolet retentit, et Marcellin roula à terre.

Laforce ne put que montrer le poing à Pyepape fuyant au galop; il se hâta d'arrêter par la bride la monture de Marcellin qui traînait par terre, en se cabrant, le corps de son ami, le pied pris dans l'étrier.

Deux moines étaient sortis de la chapelle de N. D. de Haut-Don, oratoire des comtes de Saint-Jean et tombeau des archevêques de Lyon, d'un autre côté accourait un archer du guet:

» Sauvez-le, dit-il en leur confiant Marcellin, moi je vais le venger. »

Et il disparut sur les traces de Pyepape.

La Taverne de la Vieille Boucherie

Yolande était sortie, la tête en feu, de l'hôtel de Savoie presque folle de la trahison qu'elle venait d'apprendre. La nuit se passa toute entière sans qu'elle put suffisamment rassembler ses idées pour prévenir le guet-apens. L'aurore la surprit, agenouillée dans son oratoire, et dans un état de prostration peu différent d'un évanouissement complet.

Elle vint coller son front brûlant contre les vitraux d'où la vue plongeait sur l'ancien couvent des Chevaliers du Temple et sur l'église de Notre Dame de Confort, où sa mère reposait dans le caveau des sires de Gadaigne, mais, terrassée par la fièvre, elle n'eut que le temps de se dévêtir et de se jeter sur son lit.

Quand ses femmes vinrent, à l'heure ordinaire de son lever, elle dormait d'un lourd sommeil entrecoupé de spasmes douloureux qui soulevaient son sein de vierge. Son père, étonné de ne pas la voir, suivant son habitude, accourir dans ses bras, vint lui-même s'informer de sa santé. Elle entrouvrit les yeux et l'embrassa; puis, lui déclarant qu'elle avait seulement un peu de fatigue qui nécessitait du repos, elle le pria de défendre à tous l'accès de sa chambre sauf à sa camériste qui de temps en temps lui porterait de ses nouvelles.

Le soir venu, elle ne put résister à l'inquiétude qui la dévorait. Elle congédia la servante sous un prétexte quelconque, jeta une mante sur ses épaules, un voile sur sa figure, et s'échappant par un escalier dérobé elle se trouva dans la rue.

Son parti était pris. Elle savait par Saint Marcel qu'Alphonse logeait à l'hôtellerie du Cheval Blanc. C'est là qu'elle apprendrait de ses nouvelles, et s'il avait été victime du complot tramé contre lui, elle dirait à ses écuyers dans quelle prison il avait été jeté et déciderait son évvasion et sa délivrance.

Laforce réfléchissait, le front dans ses mains, sur le malheur arrivé à son jeune maître. Par moment sa poitrine se gonflait sous des soupirs qui ressemblaient à des sanglots; d'autres fois il se livrait à des accès de fureur terribles, ainsi que le prouvait une foule de débris de tables ou d'escabeaux jonchant la salle.

En face de lui, Lapierre, non moins bouleversé, essayait cependant de le reconforter un peu.

« Allons, calme-toi, lui disait-il, nous retrouverons le capitaine.

— Oh! j'irai le chercher jusqu'au fond des enfers.

— Inutile de faire ce voyage, il est certainement enfermé quelque part ici.

— Et s'ils l'ont fait disparaître?

— Ils n'oseraient. Sa présence à Lyon est connue de la cour de France, et, s'ils en avaient voulu à ses jours, la solitude de la rue Ferrandière était trop propice à un crime pour qu'ils eussent attendu mieux.

— Que penses-tu donc qu'ils en aient fait?

— Il aura provoqué Nemours, et le duc, pour le punir, l'a fait jeter dans quelque cachot. Dès ce soir je mettrai les gueux en campagne; ils auront vite trouvé la piste, et demain nous saurons à quoi nous en tenir.

— Et Marcellin qui a disparu aussi?

— Ah! pour lui j'avoue que je n'y comprends rien.

— Je revenais de la poursuite de Pyepape qui m'échappait, et je comptais retrouver le corps de mon pauvre camarade à l'endroit où je l'avais laissé. Plus personne: à peine quelques gouttes de sang sur le pavé! J'ai cru que Marcellin avait encore eu la force de se faire porter ici, et je suis accouru: tu n'avais rien vu. Tout me manque à la fois.

L'hôtelier allait continuer ses consolations, quand la porte s'ouvrit derrière lui: Yolande entra.

« Où est-il? interrogea-t-elle sans faire attention à l'étonnement des deux hommes; L'avez-vous vu depuis hier?

— Hélas! répondit Laforce; j'ai perdu le même jour Alphonse mon maître et Marcellin mon ami.

Votre maître a été enlevé par l'ordre du duc de Nemours; le saviez-vous!

— Oui, j'ai suivi sa trace jusque sur l'autre rive de la Saône.

— Il est prisonnier au château de Pierre-Scize, ajouta la jeune fille en donnant libre cours à ses larmes; mais vous le sauverez, n'est-ce pas? vous ne le laisserez pas entre les mains de ses pires ennemis?

— C'est Dieu qui vous envoie à notre aide, s'écria l'écuyer sur le point de se prosterner devant elle. Maintenant que nous savons ce que le capitaine est devenu, je vous jure qu'il sera délivré, quand nous devrions faire rouler la colline de Saint Just toute entière sur la forteresse, pour en écraser les murailles.

— Songeons à des moyens plus pratiques, reprit l'hôtelier, souriant malgré lui de cette ardeur; une évvasion serait difficile. Des murs à percer, des sentinelles à surprendre...

— N'est-ce que cela, j'en fais mon affaire.

— Je sais bien que ces obstacles ne t'arrêteraient pas; mais seras-tu bien avancé de recevoir une arquebusade en travers du corps pour n'aboutir qu'à rendre plus dure la captivité du capitaine?

— Cherchons autre chose. Que décides-tu?

— Une bonne petite émeute, passant sur le château de Pierre-Scize comme un vent de tempête, et en secouant les tours. Ils ont enfermé notre chef comme un voleur, nous le ramènerons en triomphe. Toi, Laforce, tu vas traverser la rue Maudite, et tu trouveras à l'angle de la place du Fromage, en face de la vieille Boucherie, une taverne où se réunissent les pires malandrins de toute la ville. Au milieu de ce repaire, découvre les chefs des gueux; de gré ou de force apprendras d'eux la demeure de Nina, et je me charge du reste.

— Et cette jeune enfant, nous ne pouvons la laisser ici?

— Je la ramène jusqu'à son hôtel et je te rejoins là-bas.

L'hôtelier reconduisait la fille du Sénéchal, et pressait le pas pour être plus tôt de retour auprès de Laforce.

Ils croisèrent dans la rue de la Draperie un gentilhomme qui rentrait en chantonnant. Les yeux d'un amoureux son clairvoyants: Saint-Marcel reconnut Yolande malgré son voile:

« Ma cousine, à cette heure! s'écria-t-il.

— J'acquiesce une dette, répondit-elle. A celui qui m'a sauvé la vie, je cherche à rendre la liberté.

— A Messire d'Ornano?

— Lui-même.

— Il est donc en prison?

— Depuis hier.

— Et qui a osé le faire arrêter?

(A suivre)

LES CINQ HEURES DE SARAH

Suite

Pour être tout à fait à la mode, M. Cherami est maintenant un avoué à moustaches. Duquesnel, lui, n'est pas un régulier du soir. Il vient à toutes les heures, envahit le divan et accapare Sarah, au grand dépit de ces messieurs, qui restent en plan. Le meilleur ami, à coup sûr, de cette charmeuse qui s'en est fait tant ; mais celui-là doit être à part en ses affections : car c'est bien lui qui l'a découverte.

Quant aux peintres, ils sont plutôt du matin. Ils viennent voir : Butin, Duez, Poirson, Stevens, Clairin, quelques autres ; Deta, ville, artiste célèbre et sportsman accompli, descend de cheval et monte au chevalet : de si bonne heure et déjà le plus élégant de la journée. Invités tous à déjeuner, les uns restent, les autres partent. Plusieurs, retenus dans la matinée, paraissent un instant le soir. Georges Clairin, par exemple, qu'une longue, longue affection, remontant au temps de l'atelier du boulevard Clichy, établit là presque comme chez lui. Sous un premier abord un peu sauvage, cache un caractère délicieux et le cœur du plus charmant garçon. Assez indifférent à tout ce mouvement, réservant pour l'intimité sa spirituelle bonhomie ; comme ces bons chiens dévoués, qui se promènent dans le salon, plein de monde, allant par moment se chauffer au foyer, paisibles et fidèles, et ne respirant l'air de tout ce monde que parce qu'il est aussi l'air du maître.

Stevens, ami nouveau, le professeur, le patron, a naturellement pris une place importante dans la vie de Sarah. Vous le connaissez ? Un grand capitaine de cuirassiers, moustaches en crocs, chapeau sur l'oreille, parlant haut, satisfait de lui et pouvant l'être justement, car il a du talent et de l'esprit.

Qui encore ? Il n'y a pas bien longtemps, M. de Fleury, la malheureuse victime de Roscoff, pour qui Sarah avait une vive sympathie. Manz, le critique d'art connu, Henri de la Pommeraye, le baron de Morel, Garnier, qui trouve qu'il y a toujours trop de monde, s'empresse de saluer le divan, avise un coin, s'assied — et s'éclipse.

Je détache du tableau l'intéressante figure de Mlle Louise Abbema, ce petit brin de femme énergique, nerveux, passionné d'art, et qui est avec Clairin, la plus sûre affection de Sarah, et je dirais la plus vieille, s'il ne s'agissait d'une jeune. Toujours accompagnée de son père ou de sa mère, — deux jolies physiologies, touchantes figures qu'on aime à voir, comme elles sont, tendrement et sans arrêt penchées sur une chère palette, et sur une tête plus chère encore.

Deux autres habituées : Mlle Julien et Mlle de Winter. L'une, toute petite, raide, très bien élevée, sérieuse à l'excès ; l'autre, bruyante, gaie, riant beaucoup et à belles dents. Les amateurs de contraste se rappellent certainement avoir vu, à côté l'une de l'autre, Mlle Julien, haute comme deux crêpes, et Mlle Persoons, cinq pieds six pouces.

Faut-il tout dire ? Ce merveilleux atelier qui passe à bon droit pour un petit paradis, est déparé par une demi-douzaine de vieux ratatinés, sans esprit et sans charme, qui sont la terreur de la maison. Espèces de gardes-du-corps, ils se sont établis là, n'en étant point chassés. Les rasés ont baptisés les raseurs : ils les appellent les *gaganissaires*.

Ce que je ne saurais décrire, en dehors de cela, c'est le va-et-vient continuel des visiteurs de tous genres. Il n'y a pas d'après-midi où deux ou trois dames du monde ne se fassent présenter. Quant à d'autres qui entrent, la main tendue, Sarah ne les connaît guère ou pas du tout. Elles savent qu'on reçoit à cinq heures, et viennent : voilà. Quelques-unes restent à dîner : on ne leur dit rien, elles écoutent, et quand elles sont parties, c'est Sarah qui demande à savoir leur nom.

Puis un tas de curieux prenant tout prétexte. Des Américains,

des Anglais, des Hollandais, ne parlant pas un traître mot de notre langue. Il faut bien les deviner, car ils demandent quelque chose par geste : une photographie. Sarah finit par deviner, leur dit quelques paroles en un langage innommé, et voilà nos étrangers dans le ravissement, emportant le portrait et je ne sais quoi de troublé dans la cervelle : le souvenir d'une femme à qui ils n'ont rien dit, qui a compris, qui leur a parlé, qu'ils n'ont pas comprise et qu'ils bénissent !

Enfin toute la séquelle des quémandeurs ! l'un apporte une pièce à lire ; l'autre grande fille entre ses parents, des assiettes de porcelaine peinte, avec le portrait de Sarah au milieu ; celle-ci demande un conseil, et celle-là demande une lettre pour le Conservatoire. Certains sont assidus pendant huit jours, puis on ne les revoit plus. Tourbillon incessant, qui passe et ne repasse pas.

Je me ferais bien mal entendre, si l'on ne sentait pas, malgré tout, dans ce salon, une société absolument d'élite — telle que le prince de Galles et le grand duc Constantin n'y trouvent rien à reprendre. Et bien plus, tenez, un trait qui montre jusqu'où se pousse le charme captivant de la femme que chacun sait être une grande artiste, mais dont les qualités personnelles et privées ont besoin, par fois, d'être appuyées par des témoignages qui s'imposent : le soir de son grand bal, quelques heures avant l'ouverture de l'hôtel, deux hommes travaillaient ferme dans l'atelier. L'un faisait un gigantesque amoncellement de fleurs, comme pour un reposoir. L'autre plantait des clous. L'un était un prêtre catholique ; l'autre était un pasteur protestant.

Que va devenir toute cette cour ? tous ces hommages ? toutes ces tendresses ?

Voici ce qu'une main discrète — une jolie main, je vous jure, — a glissé dans la main de Sarah, au moment où elle montait en wagon. Je ne vois pas de plus jolie réponse à tant de points d'interrogation :

Ainsi vous partez en octobre,
Et vous ne reviendrez qu'en mai !
Six mois votre sonnette sobre
Se taira sur le seuil fermé.

Six mois, vos grands chenets dans l'âtre,
Garderont les cendres d'avant,
Et, comme un derviche idolâtre,
Sur le toit tournera le vent.

Six mois, c'est l'hiver, c'est la pluie,
C'est le ciel gris, c'est le sol noir ;
C'est tout ce qui fait qu'on s'ennuie,
C'est tout ce qu'on ne veut pas voir !

Au contraire, toutes les choses
Que l'on voudrait, on aime tant,
Les hirondelles et les roses,
Le soleil, les oiseaux chantant ;

Le zéphyr sur la mer sereine,
Le navire au port — et Sarah :
On sait qu'octobre les emmène
Et que mai les ramènera !

MONTJOYEUX.

Mademoiselle *Virgule* dit un jour à Monsieur du Tréma : — Avant de vous accorder ma main, mes parents ont voulu prendre des renseignements sur vous, et ont appris que vous aviez entretenu des relations avec Mademoiselle *Cédille*. Ils en sont indignés ainsi que moi ; veuillez donc renoncer entre nous à tout *trait d'union* et à toute *parenthèse*.

A ces mots prononcés sur un *accent aigu*, M. du Tréma répondit d'un *accent grave* :

— Mademoiselle, je...

— Assez, Monsieur, *point d'exclamation*, sachez que je ne subirai *point d'interrogation*.

Le pauvre du Tréma, sous le coup d'une telle *apostrophe*, courba la tête en *accent circonflexe* et sortit furieux en serrant les *deux points*.

Brasserie-Restaurant

DRS

CONCERTS

Siège de la Société de Saint-Hubert

CONSOMMATIONS DE 1^{er} CHOIX

Repas à la carte et à prix fixe

TABLE D'HÔTE

9, rue Ferrandière, 9

LYON

Electricité Médicale

TISSUS ÉLECTRO-GALVANIQUES

SCIENCES APPLIQUÉES

Ils s'emploient sous les formes les plus variées, telles que Plastrons, Ceintures, Genouillères, Moilettes, Cravates, Manchettes, Semelles, etc.

Ils ont une action salutaire plus puissante que la flanelle ordinaire, les peaux de chats, les toiles et les ouates diverses.



Le courant électrique bienfaisant de ces tissus spéciaux ne peut être nié par personne : il a été constaté et mesuré par plusieurs savants, et ce, à la suite d'expériences faites notamment dans le laboratoire de physique médicale de la Faculté de médecine de Paris.

MÉDECINE HYGIÈNE

CONSULTEZ LES MÉDECINS

ILS SONT RECOMMANDÉS :

1^o Pour prévenir les maladies qu'engendrent l'humidité et les brusques refroidissements : Rhumatismes, Rhumes, Bronchites, Angines, Fluxions, Maux de dents, Fièvres, Pneumonies, Phthisies, etc.

2^o Pour guérir ou soulager les personnes atteintes de douleurs ou de névroses diverses ou qui souffrent ordinairement de la tête, de la poitrine, des reins ou de l'estomac.

Se trouvent dans les bonnes pharmacies et les principales maisons d'optique RENSEIGNEMENTS, CIRCULAIRES, ÉCHANTILLONS et VENTE EN GROS à Lyon, REVOL et VILLE, rue Gentil, 4

EXIGER LA MARQUE

Indes Néerlandaises

Le Représentant de la maison

E. ELSBACH,

8, rue Milton, à Paris, partira incessamment aux Indes néerlandaises pour visiter les agences et la clientèle.

MM. les fabricants qui désirent envoyer des échantillons de leurs marchandises dans ces contrées, trouveront tous les renseignements nécessaires à la succursale de Lyon, 32, rue Centrale, Office de Publicité lyonnaise.

GRANDE RÉDUCTION DE PRIX

CHAUFFAGE CALORIFÈRES EN TOUS GENRES

L^S DELRIEUX

LYON, — QUAI DE L'HOPITAL, 10 — LYON

Thermostats, — Fourneaux de cuisine de toutes grandeurs, cheminées, poêles en faïence, fontes FAIT LES RÉPARATIONS

SAISON D'HIVER

PARDESSUS chaudement doublés

Séries exceptionnelles

25-35-48 fr.

A LA BELLE FERMIERE

RUE

DE LA

République, 50

et Rue Confort, 15

COMPTOIR ORIENTAL

Restaurant et Salons de Société



DIJOU

4, Place des Célestins, Lyon



Le Restaurant est ouvert jusqu'à 2 h. du matin

CHAPELLERIE ÉLÉGANTE

HAUTE NOUVEAUTÉ POUR DAMES & ENFANTS

CHAPEAUX SOIE DE PARIS

LAURENT

75, Rue de la République, 75

LYON

A LA RENOMMÉE

LYON, 44, Place de la République, 44, LYON

GRAND CHOIX DE CHAUSSURES

POUR HOMMES, DAMES ET ENFANTS

DANS TOUS LES PRIX

Maison recommandée pour vendre meilleur et meilleur marché de tout Lyon

RESTAURANT & BAR

DU

THÉÂTRE-BELLECOUR

Ouvert après le spectacle

CHARLES KEMGEN

PROPRIÉTAIRE

MAISON DE L'INNOVATEUR

Exposition de Paris

MÉDAILLE D'OR

et

DIPLOME D'HONNEUR

CRÉMIEUX

TAILLEUR BREVETÉ

83, — Rue de la République, — 83

— LYON —

LA MAISON CRÉMIEUX NE FAIT QUE SUR MESURE

Les premiers Coupeurs de Paris sont attachés à la maison de Lyon

35 Fr.

Vêtement complet en drap haute nouveauté

FAIT SUR MESURE

en 48 heures

DEMANDEZ DANS TOUS LES CAFÉS, COMPTOIRS & BUVETTES

LE VÉRITABLE QUINA-CASSIS

AVIS

Le Consommateur, si fidèle qu'il soit à l'usage des apéritifs, a toujours reproché à ceux-ci trop d'amertume, conséquence forcée de l'introduction de l'aloès et de la thériaque dans leur composition.

La réunion du meilleur des toniques aux plantes et racines amères, quelquefois pénible à prendre, devient une boisson douce et agréable quand la saveur du cassis est venu lui enlever son acreté dominante sans lui faire perdre ses premières propriétés.

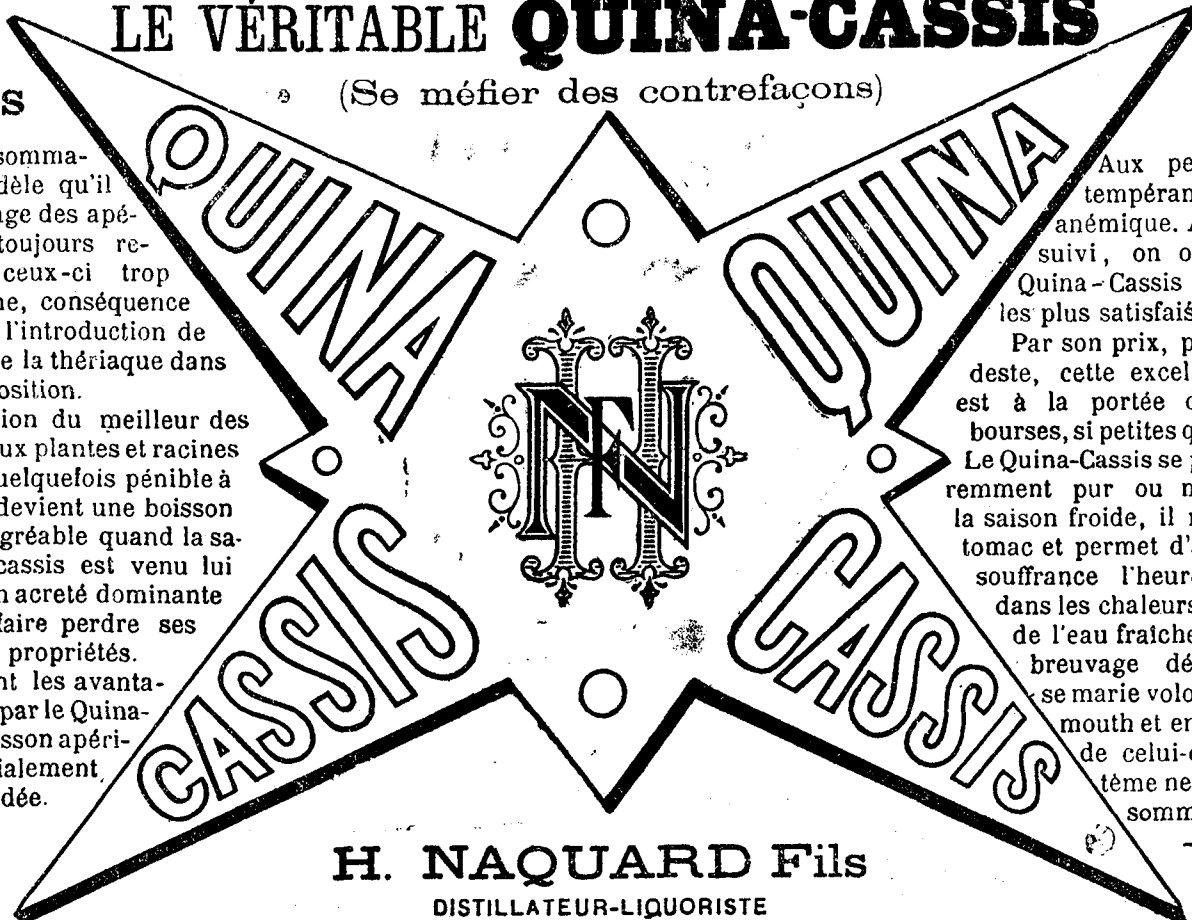
Tels sont les avantages réunis par le Quina-Cassis, boisson apéritive, spécialement recommandée.

(Se méfier des contrefaçons)

AVIS

Aux personnes d'un tempérament débile et anémique. Avec un usage suivi, on obtiendrait du Quina-Cassis les résultats les plus satisfaisants.

Par son prix, plus que modeste, cette excellente boisson est à la portée de toutes les bourses, si petites qu'elles soient. Le Quina-Cassis se prend, indifféremment pur ou mouillé. Dans la saison froide, il réchauffe l'estomac et permet d'attendre sans souffrance l'heure du repas; dans les chaleurs, l'adjonction de l'eau fraîche, en fait un breuvage désaltérant. Il se marie volontiers au vermouth et entrave l'action de celui-ci sur le système nerveux du consommateur.



H. NAQUARD Fils

DISTILLATEUR-LIQUORISTE

Inventeur Breveté

LYON

Seul vendeur en gros

Se trouve en détail chez les Marchands de Comestibles, Épiciers et Cafetiers

Unique Dépôt à Paris, chez Ch. Van BERG & Co, 14, rue Baudin, 14.

LYON, 34, 36 & 38, Rue et Place de la République, 34, 36 & 38, LYON

AUX DEUX PASSAGES

Grands Magasins de Nouveautés

CORBEILLES DE MARIAGE

ACTUELLEMENT

TROUSSEAUX ET LAYETTES

EXPOSITION & MISE EN VENTE

DE TOUTES LES NOUVEAUTÉS D'HIVER

CHOIX IMMENSE DE

Lainages, Étoffes de fantaisie pour robes et costumes, Soieries, Velours, Peluches, Tissus noirs, Draperies, Flanelles.

Étoffes pour meubles, Ameublements, Meubles de fantaisie.

Toiles, Articles de blanc, Couvertures, Lingerie,

Bonneterie, Ganterie, Parapluies, Chemises pour hommes, Cravates, Mercerie, Passementerie, Rubans.

Articles de Paris, Châles, Cachemires des Indes, Fourrures.

Chapeaux, Manteaux, Confections, Robes, Costumes pour dames et fillettes, Peignoirs, Matinées.

Coiffures et Vêtements complets pour garçonnets.

Prix fixes marqués en chiffres connus. — Échange ou remboursement de tout achat qui laisserait le moindre regret
Envoi franco de catalogues, échantillons et marchandises pour tout achat à partir de 25 francs

Ascenseur Edoux, Salon de lecture et de correspondance avec Téléphone et Piano